Le martyre de l'Arménie

Parmi toutes les horreurs dont le monde « civilisé » est le théâtre depuis quinze mois, il semblait que rien ne pût dépasser celles dont la Belgique, la Serbie et la Pologne nous ont offert le spectacle. Il était cependant réservé à un peuple, dont l'histoire depuis un quart de siècle n'a été presque sans cesse qu'un martyrologe — au douloureux peuple d'Arménie — de connaître, au cours de cet atroce débordement de barbarie, un sort plus cruel encore que celui des Belges, des Serbes ou des Polonais.

Après les massacres de 1894 à 1897 et ensuite l'extermination plus lente, mais méthodique et ininterrompue subie jusqu'à la fin du règne d'Abdul-Hamid, après les tragiques événements d'Adana venant — dès son avènement — jeter une tache sanglante sur le nouveau régime turc, l'Arménie paraissait avoir enfin conquis, dans le cadre de la nouvelle Turquie, un minimum de sécurité et de possibilité de vie et de développement.

C'était du moins l'espérance de nos braves amis là-bas, de ces militants si vaillants et si dévoués du « Daschnakzoutioun », la grande fédération révolutionnaire arménienne de Turquie et de Russie, dont l'organe central, le « Droschak », est publié à Genève et qui, depuis la révolution, possédait à Constantinople un quotidien l' « Azatamart » (l'Emancipation), comme c'était aussi l'espoir des camarades de « l'Hentchak ».

Loyalement, ils avaient offert leur collaboration au parti jeune-turc pour transformer l'antique théocratie ottomane en un Etat démocratique moderne et personne n'avait autant qu'eux lutté pour l'établissement et le maintien du nouveau régime. Que leur action fût autonome, mais parallèle, comme celle de ce brave Maloumian — directeur de l' « Azatamart », — que nos regrettés Francis de Pressensé et Pierre Quillard honoraient, entre tous, de leur confiance — et de ses camarades, les cinq députés socialistes arméniens au Parlement de Stamboul, ou qu'elle se confondît entièrement avec celle du Comité « Union et Progrès », avec Haladjian — qui fut ministre des travaux publics dans le premier cabinet jeune-turc — tous les chefs du peuple arménien donnèrent également à la nouvelle Turquie les plus éclatants et les plus solides gages de dévouement et de fidélité.

Hélas ! ils en ont été bien mal récompensés et les Jeunes-Turcs, dans la voie lamentable et honteuse où ils sont entrés, de déviation en déviation, de fautes en crimes, en sont arrivés à commettre contre

infortunés compatriotes, en les ag- encore, toutes les atrocités jadis lées au Grand Assassin.

Abdul-Hamid avait massacré 300.000 Arméniens. Si les rapports et les renseignements de toutes espèces qui nous parviennent d'Asie-Mineure sont exacts — et tout, tout nous prouve qu'ils le sont — ce ne sont pas 300.000 mais « un million d'Arméniens », hommes femmes et enfants, que les actuels gouvernants turcs ont fait périr de mort violente ou de privations, sous le fer des assassins ou de froid et de faim dans les déserts d'Anatolie, où ils les ont chassés !

Ce fut, en effet, l'inovation des nouveaux massacreurs. Cyniquement, Abdul-Hamid faisait tuer, dans les rues et leurs villages les Arméniens. Enver et Talaat ont couvert d'un voile hypocrite leurs horribles méfaits. A une date fixée, sur tous les points de l'Aanatolie habités par les Arméniens, la population chrétienne mâle est convoquée aux portes des cités ou hameaux et emmenées bien loin... on ne sait où. Seulement, quelque temps après, on apprend que tous, jusqu'au dernier, ont été égorgés. Pour épargner les munitions — elles arrivent bien lentement d'Essen ! — c'est à l'arme blanche qu'on tue ces malheureux.

Quant aux femmes, aux jeunes filles, aux vieillards et aux enfants, on les forme en colonne, après qu'ils ont été chassés de leurs demeures, dont les Turcs s'emparent aussitôt. Et, sous la garde des pires sacripants que compte chaque cité, on les expédie à des centaines de kilomètres de chez eux. Ces caravanes lamentables doivent traverser des montagnes et des déserts brûlants, torturés par la soif et la faim. C'est les vêtements en lambeaux, quelques-unes à moitié nues, que beaucoup de ces malheureuses sont arrivées au terme de leur voyage. En route, les petits enfant, les vieillards, les femmes sont morts par milliers. Par milliers aussi les plus tentantes des Arméniennes sont enlevées par les gendarmes turcs et les brigands kurdes, pour être enfermées dans des harems.

Il faut lire la brochure poignante que lord Bryce et M. Arnorld-Toynbee viennent de publier à Londres sous le titre « Armenian atrocités », pour suivre l'odyssée tragique du peuple martyr et comprendre l'étendue de ses souffrances. « Ne voyez-vous pas ce qui est arrivé, s'exclamait l'un de ces malheureux vieillards en arrivant au terme de son calvaire : « Dieu est devenu fou ! »

Des consuls américains et suisses, des missionnaires américains et même allemands ont attesté avoir vu ces cortèges lamentables exposés au pieds des bâtiments officiels turcs afin que les riches musulmans puissent venir faire leur choix parmi les femmes et les filles.

Naturellement, les premières victimes de ces crimes furent les vaillants chefs du peuple arméniens. Tous nos camarades les plus dévoués du « Daschnakzoutioun », Maloumian, Varikès et les autres députés, — malgré prétendue immunité ! — tous les intellectuels ont été parmi les premiers « exilés » et massacrés. Haladjian lui-même ne fut pas protégé contre le poignard des assassins par sa qualité de membre du comité central du comité « Union et Progrès » ! Tout permet de suposer qu'il a été tué.

La plus lourde responsabilité, en présence de ces crimes horribles, pèse sur les gouvernants allemands. Le kaiser et son entourage, qui en 1894-1896, couvraient de leur silence complaisant les exploits du grand assassin, ont une responsabilité directe dans cette réédition — augmentée — des vêpres arméniennes. L'ancien ministre anglais Masterman l'établit avec force dans la « Nation ».

Comment, en effet, les gouvernants de Berlin pourraient-ils nier que, de mai à octobre dernier, tandis que se poursuivait cette œuvre de mort, partout où elle s'accomplissait il y avait des consuls allemands qui pouvaient la faire connaître par télégramme à leur ambassadeur à Constantinople, d'où, en une heure, les instructions pouvaient être demandées à Berlin ? Qui pourrait, d'ailleurs, mettre en doute l'influence toute puissante des représentants de Guillaume II à Stamboul et la possibilité pour eux d'obtenir en un instant — s'ils l'avaient jamais demandé — l'arrêt des massacres ?

Bien plus ; ils se sont parfois faits des auxiliaires directs des massacreurs. Notre ami Aharonian, les militant et poète arménien, m'a conté l'histoire particulièrement tragique des intrépides montagnards de Zeitoun, que jamais Hamid, ni aucun souverain turc, ne purent dompter, et qui s'apprêtaient à résister, les armes à la main, aux massacreurs. Le consul allemand vint vers eux en Européen protecteur des Arméniens, pour les amener et abandonner leurs fusils, et ils furent ensuite égorgés comme des moutons par les Turcs !

Certes, il s'est trouvé, parmi les missionnaires allemands, quelques âmes élevées et quelques cœurs nobles pour s'insurger et faire entendre, même dans des journaux de Berlin, des protestations courageuses. Mais le gouvernement impérial est, lui, directement responsable, et rien ne saurait l'excuser. Que pouvions-nous faire, quant à nous, pour empêcher ce crime épouvantable : l'extermination d'un peuple ? Peu de chose, hélas ! Avec un dévouement inlassable, les marins d'une de nos escadres, qui croisait près d'Alexandrette, ont pu recueillir et sauver 5.000 malheureux. Leurs marques de reconnaissance étaient infinies et vraiment émouvantes. En me les rapportant, un ami arménien ajoutait : « Quel malheur que la France ne soit pas sur la frontière du Caucase : elle eût trouvé le moyen, certainement, de sauver des centaines de milliers de malheureux qui, d'Erzeroum à Van, sont aujourd'hui morts dans d'horribles souffrances, tandis que tout près campait une grande armée russe... »

Tout au moins pouvons-nous aujourd'hui comme en Angleterre, faire parvenir aux centaines de milliers de réfugiés arméniens du Caucase l'aide indispensable pour qu'ils ne meurent pas de froid et de faim. C'est pour leur venir en aide qu'avec le concours de nos amis Anatole France, Ferdinand Buisson, Herold, Mme Ménard-Dorian, Gustave Hervé, Marius Moutet et des hommes politiques de tous les partis, un comité vient de se constituer.

Encore que tant de misères et de souffrances nous sollicitent de toutes parts dans nore propre pays, il fau que l'opinion française fasse tout de même un effort pour l'Arménie.

JEAN LONGUET.
Député socialiste.